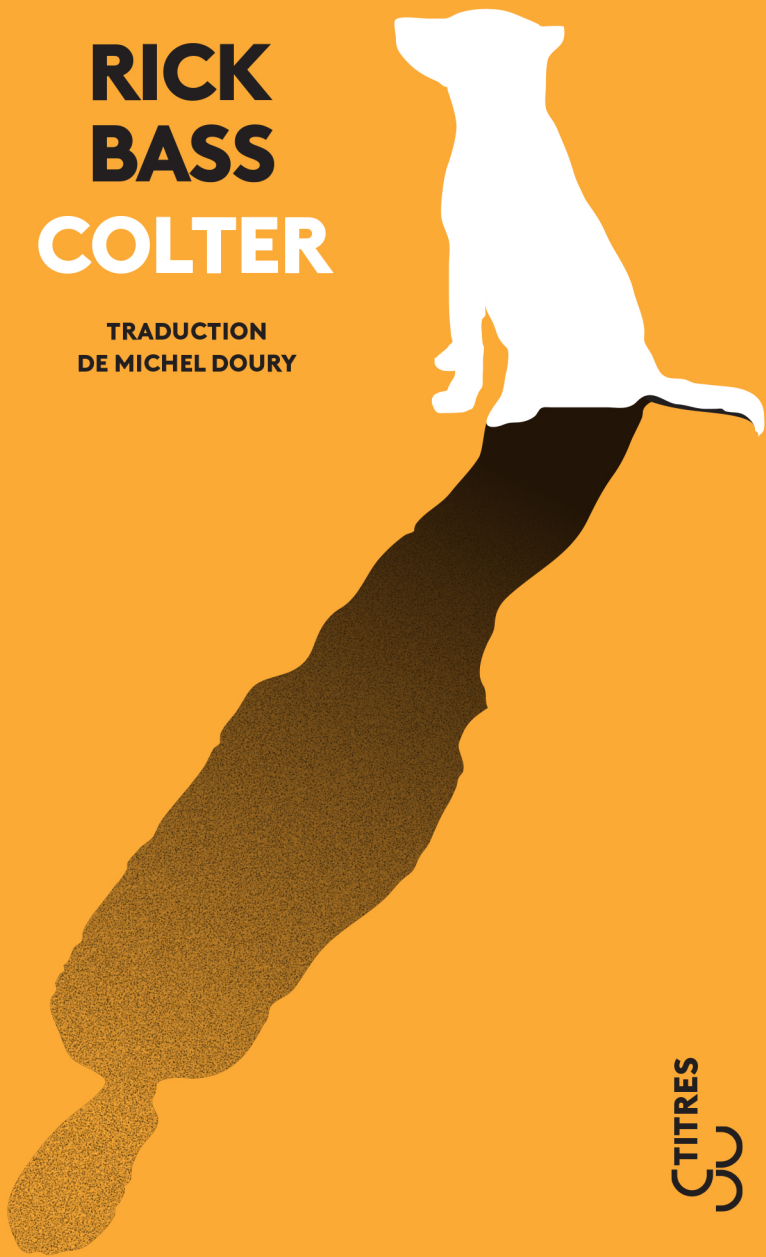


**RICK
BASS**
COLTER

TRADUCTION
DE MICHEL DOURY



CTITRES


COLTER

RICK BASS

Rick Bass présente l'originalité d'être un chasseur passionné et un écologiste convaincu. Tout petit déjà, il collectionnait de la terre, du sable, des cailloux que les amis de la famille lui rapportaient des quatre coins du monde. Il élevait des tortues, des batraciens, des salamandres. Grand ami du meilleur ami de l'homme, il découvre Colter, chien d'arrêt anglais dont les talents, affirme-t-il, tiennent du génie. Certains amateurs se demandent qui est le plus fou des deux, du chien ou de son maître. Ensemble, ils chassent avec persévérance des heures durant, chacun hissant l'autre vers le haut, prêts à aller jusqu'au bout de l'horizon grandiose des Rocheuses. Un beau jour cependant, Colter disparaît pour chasser tout seul. Rien ne sera alors plus jamais comme avant.

Une grande respiration dans les paysages somptueux du Montana, aux côtés du grand chantre de la nature sauvage américaine, pour qui « il nous faut la vie sauvage pour nous protéger de notre propre violence ».

Rick Bass est l'auteur d'une trentaine de livres. Ses nouvelles et essais, pour lesquels il a reçu les prix Pushcart et O. Henry Award, ont paru dans le *New Yorker*, *The Atlantic*, *Esquire* et la *Paris Review*, ainsi que dans de nombreuses anthologies rassemblant les meilleurs textes américains du genre. Membre fondateur du Yaak Valley Forest Council, il vit dans le Montana.

Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Michel Doury.

**RICK
BASS**

COLTER

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

La Rivière en hiver
Sur la route et en cuisine avec mes héros
Toute la terre qui nous possède
Nashville Chrome
Le Journal des cinq saisons
La Vie des pierres
La Décimation
L'Ermite
Colter
Platte River
Le Ciel, les Étoiles, le Monde sauvage
Là où se trouvait la mer
Dans les monts Loyauté
Le Guet
Oil Notes

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION « TITRES »

Platte River



**RICK
BASS**

COLTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR MICHEL DOURY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
COLTER

© 2000 by Rick Bass

Published by special arrangement with HarperCollins Publishers LLC

© Christian Bourgois éditeur, 2001, pour la traduction française

© Christian Bourgois éditeur, 2022, pour la présente édition

ISBN 978-2-267-04637-3

Prologue

Je voyais mon ami Tom arpenter les routes vêtu de son costume de daim dont il avait tanné la peau avec l'aide de sa femme Nancy. Il avait son faucon sur le poing, et sa splendide chienne marron – j'appris plus tard qu'elle s'appelait Paggon – trottait devant lui. Tom chassait la grouse, je le savais, je lui faisais bonjour et je poursuivais mon chemin, sans me douter des bouleversements qui allaient se produire. Les trembles, les fromagers et les aulnes avaient perdu leurs feuilles, la fumée des cheminées montait toute droite au-dessus des cabanes sur le bord de la rivière, la vallée se préparait à l'hiver.

Les petits de Paggon étaient nés en mai. Je n'avais jamais vu la portée. J'ignorais que Tom et Nancy avaient vendu les chiots l'un après l'autre en mai et en juin.

Un jour de juin que j'étais en train d'écrire dans mon petit appartement, j'ai entendu une camionnette s'arrêter dans l'allée. C'était Nancy, avec toute son

armée de chiens – trois têtes de peluche marron à côté d'elle sur la banquette, Paggon et deux chiots dégingandés, serrés contre elle et occupés à lui lécher la figure. Je suis sorti de l'appentis, Paggon a sauté du camion, ses deux petits ont dégringolé derrière elle, un costaud plutôt massif, et un grand machin osseux à tête d'intellectuel qui s'emmêlait les pattes : il s'est précipité sur moi en aboyant. Je l'ai empoigné à bras-le-corps. Nancy m'a dit que c'était le dernier qui restait. Bridger, le costaud était retenu. Elle prétendit n'être venue que pour emprunter une tasse de sucre, mais elle est repartie avec un chèque pour le dernier de la portée, dont personne n'avait voulu. Ce cabot avait quelque chose qui m'amusait.

Le coup de cœur, qui ne se mérite pas et ne se discute pas. On est conquis. On n'y peut rien.

La première photo de Colter montre Mary Katherine, elle a deux ans, occupée à le recouvrir de feuilles de tremble, à pleines poignées. Il supporte cela patiemment, les feuilles font comme des louis d'or sur son pelage d'un brun profond.

Tim, avec qui je chasse, possédait un golden retriever distingué et élégant, au port royal, du nom de Maddie. Ses ancêtres étaient des chiens de compagnie, et non pas des chasseurs. Mais il l'avait entraînée pour la chasse simplement en s'entendant bien avec elle et en lui montrant ce qu'il attendait d'elle, dans ce langage qu'ont les hommes avec les chiens.

Il avait une passion, la sculpter, la former, par des oui et des non, des sourires et des réprimandes, des rires et des sourires. C'était stupéfiant à voir. Chien courant, elle était censée courir à travers bois, découvrir la grouse cachée, la forcer pour qu'enfin elle s'envole. Tim avait alors une seconde ou deux pour l'ajuster.

C'était le contraire pour Colter. Sa race, la terre, l'histoire l'empêchaient de faire lever les oiseaux, il devait au contraire s'en approcher le plus près possible sans les effrayer.

Tous les spécialistes vous diront de ne pas faire chasser ensemble un chien d'arrêt et un chien courant. Le chien d'arrêt finira par trouver amusant de faire envoler les oiseaux, tandis que le chien courant risque de perdre sa capacité à faire partir les oiseaux quand ils sont à bonne portée.

Peut-être ont-ils raison. Et peut-être fut-ce la seule fois dans l'histoire des chiens où cela a marché. Mais cette vieille chienne et ce jeune mâle, amis et s'entraînant l'un l'autre, se surpassaient, et essayaient mutuellement de convertir l'autre à ses méthodes, à force d'exemples lumineux.

Et même si c'était un péché grave, ça n'en était pas moins très amusant. Ils s'arrêtaient parfois pour s'observer, ou nous jeter un coup d'œil, mais d'ordinaire ils allaient de l'avant, toujours de l'avant, et le monde, les champs alentour crépitaient, riches de ces deux énergies différentes, de ces deux styles de chasse. C'était comme si cela emballait les chiens, et nous avec. Être *accro*, cela a un sens négatif – sans doute

vaudrait-il mieux dire que nous étions complètement passionnés quand nous chassions avec eux, en contact intime avec la nature. N'empêche que nous étions bel et bien complètement accros.

Ils se déplaçaient si vite dans les bois qui tapissent cette sombre vallée, et à travers les prairies dorées du versant est qu'on aurait pu affirmer que l'électricité n'était pas bleue ou argent, mais marron comme Colter, et dorée comme Maddie.

Impossible de dire ce qui nous arrivait. Simplement, nous ne pouvions plus nous en passer.

Colter avait une nature sauvage, accomplie, irréductible. Son dressage ne pourrait être que le rodage d'une qualité innée à laquelle on ne pouvait rien ajouter. C'est par l'affûtage progressif de sa force et de ses qualités qu'on les amplifierait.

Pendant cette première année, cependant, pas question de perfection. Tim et moi, nous nous contentions d'en rire en le laissant galoper en toute liberté sur les traces qu'il repérait grâce à ce flair miraculeux qui risquait de l'entraîner jusque dans le comté ou l'État voisins. État qu'il aurait miraculeusement localisé grâce à ce don exceptionnel.

Ce fut pour aller chasser le faisan que nous avons franchi pour la première fois le « Continental Divide », cette crête des Rocheuses qui sépare les cours d'eau qui coulent vers l'Atlantique de ceux qui coulent vers le Pacifique. Nous allions dans l'est du Montana. Nous nous demandions, Tim et moi, comment les chiens allaient réagir devant une espèce

qui leur était inconnue. Nous savions que les faisans parcourent de longues distances très rapidement, que les chiens courants ne les font pas lever et que devant les chiens d'arrêt, ils ne bronchent pas.

Nous étions au début de décembre, il faisait un froid terrible et il soufflait un vent violent. Après six heures de route fort pénibles à travers les montagnes enneigées, nous sommes arrivés dans la plaine, avec encore une heure de jour devant nous. Les Montagnes Rocheuses se dressaient derrière nous, majestueuses sous la neige fraîche du jour. Vues d'une certaine distance, elles étaient à la fois étranges et magnifiques.

Nous avons frappé à la porte d'un fermier. On nous autorisa à chasser et l'on nous indiqua où. Une fois sur le terrain, nous nous sommes équipés, nous avons chargé nos fusils et nous avons affronté le vent du nord qui soufflait en rafales à soixante-cinq kilomètres à l'heure.

Les chiens ont sauté de la camionnette et, sans jamais se retourner, ils ont filé vers le nord en aboyant, côte à côte, face au vent, à une vitesse incroyable.

De temps en temps, ils changeaient légèrement de cap, comme si le faisan qu'ils poursuivaient avait modifié son vol de trente à soixante centimètres, mais on aurait dit qu'ils suivaient une voie de chemin de fer qui filait vers le nord jusqu'à l'horizon dans le crépuscule bleuté. En deux minutes, ils étaient déjà à 1 500 mètres et nous les avons perdus de vue. Tim et moi nous marchions vers le nord dans le vent glacial, et comme nous avons oublié nos gants, nous avons

déchargé nos fusils et nous avançons les bras croisés, les mains sous les aisselles, comme si nous imitions la démarche maladroite de quelque oiseau, et nous bavardions en frissonnant. Les chiens revinrent juste avant la nuit noire, et ce fut tout pour cette première battue au faisan. Résultat nul.

Nous ne connûmes qu'une seule réussite parfaite cette saison-là. Cela se passa dans notre vallée, juste avant la nuit. Après toute une journée de chasse nous rentrions Tim et moi, bredouilles une fois de plus. Tim repéra au fond du bois une grosse grouse à collier, au milieu de gigantesques mélèzes. Nous nous arrê tâmes pour voir ce que Colter allait faire. Je chargeai mon fusil avant de m'engager dans le bois.

Colter repéra l'oiseau là où sa trace traversait la route. Il leva la tête et fila droit vers l'origine de la piste, sans se soucier de l'itinéraire qu'avait suivi la grouse. Il s'approcha de l'oiseau et tomba pile en arrêt, comme s'il venait de se heurter à un mur de brique. Je fis lever l'oiseau, qui partit à ras de terre, masse sombre dans la lumière déclinante. Je faillis attendre trop longtemps. Je tirai enfin. L'oiseau dégringola. Colter, qui était encore en arrêt, attendait mon ordre de rapporter la proie. Il vint la poser devant moi, tout au désir naïf de me faire plaisir. Parvenu à l'âge adulte – ou, selon l'expression de Nancy, après que ses cacahuètes sont descendues –, il se consacra à sa tâche naturelle de pointer et

dédaigna le travail de retriever. Il avait retrouvé sa véritable vocation d'artiste.

Mon ami Jim Fergus, chasseur et écrivain, affirme qu'il ne se souvient pas de ses meilleurs coups de fusil, ni des éventuelles erreurs de son chien. Il prétend que c'est juste le contraire – il a raison –, on se rappelle les exploits du chien, ils restent gravés dans votre cerveau, dans les moindres détails, et les cartouches brûlées en vain par centaines, pour la plus grande déception du chien.

Ce qui serait à l'inverse de toutes les autres entreprises humaines, où nous avons tendance à exagérer nos succès en minimisant nos faiblesses, en contradiction avec notre vraie nature. La chasse avec un chien serait alors à l'opposé de la vie – la recherche de la mort, celle des oiseaux. Mais comment expliquer que c'est alors que je me sens vivre le plus intensément, quand je chasse en compagnie de Colter, le nez au vent de l'univers, levant une piste, jusqu'au moment foudroyant où il fait lever l'oiseau, que je vais tirer, pour le toucher ou non.

Je n'aime pas rater mon coup, mais c'est généralement ce qui m'arrive – je n'aime pas cela, mais j'y suis habitué.

Quand on chasse avec un chien, on dépasse un certain point dans le monde, et en soi-même. Comment expliquer cela à quelqu'un qui ne chasse pas ? C'est comme pénétrer dans un nouveau pays, un nouveau territoire inexploré, encore de ce monde, mais si riche et si neuf qu'on semble aller au-delà, dans un

monde où les sensations sont plus vives, plus intimes, le rythme plus harmonieux. Même quand sur le terrain le mouvement se précipite, on se sent hors du temps, comme au ralenti. Le soir venu, on a les yeux rouges et secs à force de ne pas ciller en fixant cette nature vierge dont on ne veut rien perdre.

L'impression est différente si l'on touche l'oiseau au lieu de le manquer, et cela même si la façon dont le chien effectue son travail et montre son talent reste l'aspect capital.

Quand on atteint sa cible, c'est comme si l'on pénétrait plus profondément dans ce pays neuf. On laisse l'ancien derrière soi, on retourne, stupéfié voyage, à ces âges où l'on chassait pour rester en vie, ce qui représente 99,5 % de l'existence de notre espèce.

Cela montre-t-il l'incapacité de certains d'entre nous à évoluer ? Et si cette impression que j'ai, à la chasse, d'accomplir un voyage indispensable, à la fois nécessaire et spirituel, et de me sentir en profond accord avec le monde, montrait une régression, une incapacité à trouver ma place dans le monde moderne ? Conséquence de quelque gène paléolithique condamnable auquel je ne peux rien ? C'est peut-être bien le cas, et les gens qui condamnent la chasse ou qui en ont peur y voient peut-être une régression, une trahison envers la race humaine.

Or, ce n'est pas l'impression que j'ai. Quand l'automne arrive et que je pars chasser avec Colter, je me sens vivre plus qu'à aucun autre moment, comme si

pendant les neuf mois précédents, le monde et moi avions été endormis, et que désormais le reste du monde continuait à dormir et les hommes à rester engourdis dans leurs villages, tandis qu'avec quelques autres je m'éveillais pour aller parcourir un pays neuf et lumineux au-delà des frontières d'un monde léthargique.

Je n'ai pas le sentiment de retourner vers le passé, de refaire la route en sens inverse. Il me semble que je continue d'avancer sans relâche, comme nous l'avons toujours fait, avec la masse énorme de l'histoire qui nous pousse en avant.

Cette façon que j'ai de concevoir la chasse me semble aussi évidente que la rotation de la Terre. Pour moi, cela a commencé il y a fort longtemps.

J'aime beaucoup la vie que j'ai les neuf autres mois de l'année, et c'est ce qui rend d'autant plus merveilleux le mois de septembre, ce réveil, et cette marche vers des jours radieux.

Et vous pouvez imaginer la reconnaissance que j'éprouve à l'égard de Colter, qui me sort de ma chrysalide, pour m'entraîner vers ces nouveaux territoires de chasse.

Après cette première saison miraculeuse – miraculeuse même si je n’avais pris qu’une grouse un soir dans la gerbe de feu de mon fusil –, il me fallut prendre une décision difficile. Je ne savais pas grand-chose sur la chasse au gibier à plume, mais il y a une chose dont j’étais sûr, j’avais affaire à un génie. Je m’en étais vanté auprès de mon ami Jarrett Thompson, le meilleur dresseur du monde, si bien qu’il était impatient de travailler avec Colter.

Or, Jarrett vit au Texas, à Old South Pointer Farm, et il me semblait inimaginable de me séparer de Colter. Ne pas être là pour lui donner à manger deux fois par jour, ne pas le voir bondir devant moi au cours de nos promenades, passer des semaines loin de lui, comme s’il avait filé sur quelque piste interminable, où je ne l’aurais pas suivi.

J’ai retourné le problème dans ma tête, et au bout d’un mois j’ai finalement décidé de faire ce qui était le mieux pour Colter et non pour moi. Nous sommes partis tous les deux par avion pour Houston au

printemps, et de là mon père nous a conduits chez Jarrett.

Jarrett a trouvé Colter très beau. Il était le seul pointer marron parmi une centaine environ de chiens blancs, blanc et citron, blanc et fauve. Les muscles de Colter étaient plus saillants que ceux des autres chiens. Je lui ai dit au revoir et je suis parti le cœur gros, avec l'impression d'avoir pris une décision capitale qui allait tout changer, sans savoir pour autant si j'avais eu raison. Il y a des gens qui prétendent que les pointers sont fous, d'autres que ce sont leurs maîtres. Jarrett est bien trop diplomate pour trancher, mais il connaît plusieurs anecdotes.

Il y a celle de ce chasseur de Floride qui doit bien peser cent cinquante kilos. Il amène son chien chez Jarrett et, au moment de partir, il serre le chien dans ses bras – un pointer anglais qui devait bien faire ses quarante kilos – et il tend discrètement à Jarrett une bouteille de Jack Daniel's de 3 litres 8 et dit : « Ce vieux Buck et moi, on prend toujours un verre en rentrant de la chasse, alors vous ferez de même, Thompson. »

Il y a aussi ce pétrolier de l'ouest du Texas qui voulait chasser le gibier à plume. Il voulait un chien parfait, mais qui soit aussi affectueux, qu'il puisse garder dans la maison. Il fait le vol Odessa-Rosanky sur son Learjet et choisit un des meilleurs chiens que Jarrett avait à vendre. Le vol avait dû lui coûter dans les trois mille dollars et le chien deux mille cinq cents. Jarrett les ramène, le chien Ned et lui, jusqu'à

l'aéroport d'Austin où les attend leur avion, à la dérive décorée de derricks. Le pétrolier installe Ned sur le siège à côté du pilote, lui met le harnais, etc. Ned regarde tout cela en se demandant peut-être s'il retournera jamais à la chasse. Le pilote fait une drôle de tête, à cause du poil de chien sur le siège, et de Ned qui bave en haletant.

Une semaine plus tard, le pétrolier téléphone à Thompson : « Ned s'ennuie. Est-ce que je peux vous le ramener ? Je vous donnerai mille dollars pour le reprendre. Il reste tout le temps à côté du frigo. Il doit s'ennuyer de vous et des autres chiens, alors il me fait de la peine. »

Un autre propriétaire de pointer est arrivé un jour, en compagnie de son chien. Il voulait voir à quoi ressemblait le domaine de Jarrett, à qui il voulait confier Sarge.

« Je lui ai demandé, dit Jarrett, de m'emmener avec eux dans les bois, pour voir ce que Sarge avait dans le ventre, de quoi il était capable et ce qu'on pouvait en attendre. Nous n'étions pas encore partis, ce type, j'ai oublié son nom, me demande si je peux le laisser avec Sarge une minute. J'accepte, il fait un petit bout de chemin avec Sarge, il lui dit de *s'asseoir*, et le voilà qui lui fait la conversation, comme nous causons en ce moment. J'essaie de ne pas écouter, mais voilà ce que j'entends, et cela me laisse perplexe : "O.K., Sarge, la route a été longue, et tu ne vas pas vouloir me décevoir" (Il lui parle sur un ton très affectueux, vous voyez, je tâche de ne rien entendre, mais ça finit

par m'intéresser, je me demande de quel genre de chien il s'agit, pour qu'on lui parle comme à une personne.) Bon, nous voilà dans le bois, Sarge relève une piste, en perd une autre. Notre homme au comble de l'anxiété, se tord les mains. Chaque fois que Sarge s'emmêle, son maître le prend à part pour lui faire la leçon : "Sarge, tu me déçois. Les choses ne s'arrangent pas." Le type, bouleversé et couvert de sueur, sollicite un autre entretien en particulier avec Sarge. Ils montent dans leur camionnette et s'éloignent. Je me dis que je ne les reverrais plus. Mais ils s'arrêtent au pied d'un arbre pour causer à l'ombre. Au bout d'un moment ils reviennent, le type est encore dans tous ses états, et il me dit : "Nous avons eu une petite conversation, Sarge et moi, et nous sommes parvenus à la conclusion qu'il valait mieux que Sarge reste avec vous pendant un certain temps." »

J'ai passé l'été à me demander si j'avais fait ce qu'il fallait. La maison semblait vide, sans Colter. Homer et Ann, les anciens, avaient l'air ravis de la disparition du nouveau venu qui risquait de leur voler notre affection – tout redevenait normal.

Les excès du cœur... Une fois par mois pendant tout l'été, j'ai fait le voyage du Texas, je retrouvais mon père à Houston et nous prenions la route d'Austin pour retourner chez Jarrett. Nous suivions la longue allée de terre rouge juste comme le jour se levait. Il existe une petite faille qui traverse Rosanky comme un étroit ruban parfumé, et qui permet à

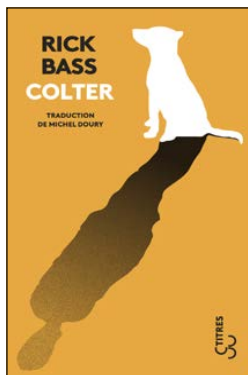
numéro habituel, à gambader en courant après sa queue, en aboyant de toutes ses forces.

Dès le lendemain, j'ai entrepris la construction d'une barrière, pour essayer de conserver ce que j'avais encore.

Colter était certainement le meilleur pointer que j'aie jamais vu. J'aurai toujours ce petit pincement au cœur en pensant à lui. Comme si des braises me brûlaient l'estomac, au souvenir de ce qu'il était, de sa façon de chasser.

Rien ne sera plus jamais comme avant. J'ai un jeune chien au caractère un peu fuyant au dressage chez Jarrett, au Texas, un autre petit pointer plutôt sournois, et cette grande créature bizarre, avec cette façon de tomber en arrêt le nez en l'air, comme si le temps se figeait, pour me permettre d'admirer la beauté du monde, lui y compris, avant que tout ne se remette en marche.

Chose étrange, même après avoir enterré ses os, il me semble tous les jours que je vais le revoir, et que nous allons partir chasser ensemble, au moins encore une fois.



Colter

Rick Bass

Cette édition électronique du livre

Colter de Rick Bass

a été réalisée le 03 mai 2022

par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267046175

ISBN PDF : 9782267046373

Numéro d'édition : 2547